

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur.

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 18 février 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Le Grand-Théâtre, cette semaine, était devenu une immense loge de concierge, où quinze cents spectateurs curieux et bavards comme autant de portiers femelles donnaient l'essor aux nouvelles les plus imprévues. — Cancans impossibles, comérages absurdes, tout était dit, répété et commenté.

« — Vous savez, disait l'un, M^{me} Van-den-Heuvel nous a quittés pour quelque temps. »
« — Pour toujours, répondait un autre, se prétendant encore mieux informé. »

« — L'opéra nous enlève M^{lle} de Maësen : le » traité a été signé par le télégraphe ! » — Tous alors de maudire ce minotaure musical, cet autocrate qui s'arroge la part du lion. — Mais l'indignation ne connaissait plus de bornes quand on annonçait qu'Achard lui-même cédait aux brillantes propositions qui lui étaient faites.

J'ignore ce qu'il y a pu avoir de vrai, à un moment donné, dans ces bruits confus ; je ne

sais qu'une chose, c'est que sous peu de jours M^{me} Van-den-Heuvel reprendra sa place sur notre scène, et que M^{lle} de Maësen a pris la peine de démentir, par une lettre adressée au *Salut public*, la nouvelle de son engagement à l'Académie impériale de musique. — Ce que je sais encore, c'est qu'Achard n'est pas seulement un acteur de grand mérite, mais l'honneur et la loyauté en personne. — Rassurons-nous donc, et confiants dans l'espoir que le moment n'est pas venu où nous devrons dire adieu à ces artistes bien aimés, racontons les nouveaux triomphes qu'ils ont remportés.

Qu'il me soit permis auparavant de vous faire part d'un incident qui s'est passé à la dernière représentation de *Galathée*.

Le fameux air du second acte que M^{lle} de Maësen chante avec une audace et une énergie dont M^{me} Ugalde avait eu seule jusqu'ici le secret, s'achevait au milieu d'unanimes acclamations, lorsque tout à coup une magnifique couronne, véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie, fut offerte à M^{lle} de Maësen par quelques jeunes gens admirateurs de son talent, comme une mar-

que de leur sympathique reconnaissance. L'enthousiasme dans la salle devint alors du délire, les applaudissements tournèrent à la frénésie et M^{lle} de Maësen, l'objet de cette légitime ovation, à demie-brisée par cette émotion qui, dans un instant pareil, doit envahir l'âme de toute véritable artiste, ne put que s'incliner et les larmes aux yeux, la main sur le cœur, témoigner, par cette attitude expressive, l'immense gratitude qui débordait en elle.

L'événement de la semaine au Grand-Théâtre a été la reprise du *comte Ory*. Ce chef-d'œuvre d'esprit et de gaieté, où Rossini, jeune encore, dans toute la maturité de son talent, dans tout l'éclat de son génie, le roi des compositeurs, comme on l'appelait alors, comme plus d'un l'appelle encore aujourd'hui, a versé à pleines mains les plus délicieuses mélodies, les motifs les plus ravissants était impatientement attendu par ceux que Meyerber et Verdi ne sont pas parvenus à enrôler sous leur drapeau. Il faut croire que le nombre en est grand, car il y a eu infiniment plus d'appelés que d'élus : les retardataires ont pu s'en convaincre.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

JULES D....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Il en fut de même lorsque M. Delestang me donna un bénéfice ; ces mêmes artistes se seraient crus déshonorés d'être comparés à MM. Lhenry, Rion, Couty, Mazard, Hippolyte, Colomb et moi. Ils ont l'orgueil de croire que s'ils jouaient leurs rôles du théâtre Clerc sur une autre scène, ils feraient la fortune du directeur qui les engagerait, et lorsque par malheur ils trouvent un engagement, ils tombent et reviennent sots comme des paniers.

Le jour de la représentation de *la Tour de la Belle Allemande* Jules eut une explication avec ses rivaux sociétaires, qu'il tança vertement.

M. Vichérat lui fit remettre quatre francs de cachet pour la représentation.

Ainsi que je l'ai déjà dit, Jules faisait très-bien les combats. Dans la dernière scène il fit preuve de beaucoup d'adresse en combattant Théodorie, l'écuyer de Valtroff. Ce rôle était rempli par Félix Belu, un pensionnaire de notre association dramatique et qui avec Arban père, Vichérat, Boichresse et Placide furent les premiers à Lyon qui exécutèrent ces combats si appréciés dans les temps.

La Tour de la Belle-Allemande était due à la plume de M. Augustin Apdé, auteur du *Pont-du-Diable*. Cet ouvrage, tiré des annales lyonnaises, n'a jamais été imprimé ; je l'ai retenu de mémoire et l'ai écrit tant bien que mal. Lorsqu'on l'a remonté en 1817 pour Gobert et M^{lle} Hugins, M. Solomé s'est servi de mon manuscrit. Mon régisseur me le fit payer, et néanmoins me promit de

le conserver comme ma propriété. Le véritable manuscrit de M. Apdé avait été emporté à la Martinique par l'infortuné Vichérat.

C'est une pièce heureuse et qui fit de l'argent partout où je l'ai jouée ; au théâtre de la Guillotière, elle fit ma plus belle recette.

Lorsque Jules était à Grenoble, il me la fit demander pour la jouer à son bénéfice. Il y a dix ans, M. le baron Taylor, fondateur de notre association dramatique, me fit écrire par M. Pougin, régisseur général du Grand-Théâtre, de lui faire parvenir *la Tour de la Belle-Allemande*, *l'Homme de la Roche*, *Thérèse et Faldoni* et *le Château de Pierre-Scize*, qu'il n'avait pas dans sa bibliothèque.

Je m'empressai de faire parvenir ces ouvrages à Paris, et après leur copie, M. le baron me les renvoya.

Dans son petit rôle de huit lignes, Jules était très-bien, je le répète, mais il était encore bien mieux dans la mime, car, on le sait, presque tous les rôles de brigands sont mimiques ; mais sous

L'espoir qui avait amené un public d'élite, désireux d'entendre une partition admirable dignement interprétée n'a pas été déçu. On doit renoncer à décrire quelle science du chant, quelle souplesse et quelle douceur a déployées Achard.

De l'aven de tous, jamais il ne s'est élevé à une pareille hauteur comme chanteur ou comme comédien. On comprenait quelle perte serait pour nous si Paris devait nous l'enlever, et dire que si Achard n'avait pas obéi à cette impulsion secrète qui lui disait : Sois artiste ; peut être au lieu de nous ravir par les accents de cette voix fraîche et suave il plaiderait à cette heure une question de mur mitoyen. O ! bizarrerie de la destinée !

A peine le rideau était-il baissé qu'il a dû se relever devant l'énergique manifestation des spectateurs qui voulaient une fois de plus payer à Achard leur dette. L'heureux triomphateur a reparu escorté des artistes qui l'avaient noblement secondé, entre autres M^{lles} Maësen et Willème. — Il est heureux pour les pères de famille et pour les maris, que les pages de ce temps ne soient pas taillées sur le patron d'Isolier. Quelle fidélité de femme ! quelle pudeur de jeune fille résisterait à ce regard provoquant, à cette bouche mutine et fière, à tout ce charme entraînant de M^{lle} Willème !

Pour en terminer avec cette revue du Grand-Théâtre, j'ajouterai que dans *Jérusalem* et *la Muette de Portici*, MM. Bertrand, Marthieu, Vigourel, Jullien et M^{me} Rey-Balla n'ont pas recueilli moins de bravos que MM. Bonnefoy, Ducerf, Gustave, Carrouché et M^{lle} de Maësen dans *la Dame Blanche*, *le Postillon de Longjumeau*, *Galathée* et *les Rendez-vous Bourgeois*.

Vicherat on vous démontrait parfaitement ce genre, on saisissait facilement les gestes. On dit bien, cela n'est pas difficile de remuer les bras, on ne voit que cela partout.

Pendant sa petite excursion aux Célestins Jules fut cassé de ses fonctions de gérant des Variétés. Ce furent Ch... et Clette qui s'emparèrent de la toute-puissance de régisseurs. Ces nouveaux administrateurs s'étaient donné des noms renommés dans l'art dramatique. Ils s'étaient donnés les noms de MM. Adrien, Lecomte et Perlet, trois artistes de Paris, qui étant élèves du Conservatoire, s'étaient enfiés de la capitale où ils furent reconduits pour achever leurs études. L'un de ces trois comédiens, M. Lecomte, a été directeur des théâtres de Lyon.

Quoique bien jeunes encore, ces trois transfuges avaient du talent et faisaient pressentir le succès immense qu'ils obtinrent plus tard dans nos murs et dans les principales villes de France.

J. COTON.

(La suite au prochain numéro.)

Nous devons même ajouter qu'au deuxième acte de *Jérusalem*, un magnifique bouquet, tombé aux pieds de M^{me} Rey-Balla, lui a témoigné toute la satisfaction du public.

Le ballet a brillé de son éclat habituel, vivant sur le passé, en attendant quelque surprise que nous ménage sans nul doute M. Justamant dans un avenir prochain.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Le Figaro, ce journal de tant d'esprit et de si peu de charité, dans son numéro du 3 janvier, supposait que M. Adolphe D'Ennery s'étonnait de n'avoir pas été promu commandeur de l'Ordre pour ses étrennes.

— Mais, lui dit quelqu'un, vous avez été nommé officier le 15 août, et je me demande ce que vous avez fait depuis cette époque...

— J'ai fait des démarches et le *Marchand de Coco*.

Tel est en effet le titre du nouveau drame joué mercredi dernier au bénéfice de M. Franck, que le public a accueilli à son entrée en scène par les marques d'une évidente sympathie.

Il n'est pas un enfant de Lyon qui ne se soit, une fois au moins dans sa vie, désaltéré avec cet économique et salubre breuvage que le peuple dans son langage expressif appelle *la tisane de polissons*. Qui n'a vu dans les jours d'été, et partout où la foule est plus compacte, circuler ces hommes affublés d'un tablier blanc comme les sapeurs de la ligne et les bonnes d'enfant, coiffés d'un chapeau de paille, portant sur leur dos la fontaine de fer blanc illustrée d'un soleil doré et agitant la sonnette au tintement argentin pour appeler le consommateur. — *A la fraîche ! coco ! qui veut boire ?* — Et petits et grands d'accourir, de savourer à longs traits ce liquide rafraîchissant dont la description n'eût pas coûté moins d'une demi-douzaine de vers à l'abbé Delille, ce poète aux métaphores impossibles.

Désormais les marchands de coco peuvent être orgueilleux de leur profession ; ils ont surtout du patriotisme à en revendre. On connaissait celui d'entre eux qui fut appréhendé au corps pour avoir crié, au moment où Louis XVIII rentrait à Paris, escorté des alliés : *Il est frais, le coco !* Il faudra maintenant, à son nom oublié, peut-être par l'ingratitude contemporaine, ajouter celui de *Gaspard*, le héros du mélodrame enfanté par MM. A. D'Ennery et F. Dugué.

Quiconque se sent fier d'être *Frrrançais en regardant la colonne* ; quiconque aime ces émotions violentes que procure le spectacle de l'innocence persécutée par un criminel audacieux et

sans foi, protégée par le dévouement grandiose et désintéressé d'un obscur enfant du peuple, doit, c'est mon avis et c'est aussi celui du *Docteur*, aller voir le *Marchand de Coco*. Rien ne manque à ce mélodrame de ce qui fit la fortune de ceux de Pixérécourt ou de Bouchardy. Scènes de violence ; enlèvement de jeune fille ; grilles épaisses des prisons ; *paille humide* des cachots, et pour couronner l'œuvre, la victime sauvée et son bourreau puni. La police y joue son rôle, et vous devinez ce qu'il doit être.

En deux mots, voici ce dont il s'agit : — Fauvel (Dupré) aime Louise Bernard (M^{lle} Ravier), proscrire comme fille d'un général qui a payé de sa tête une tentative de conspiration pour ramener l'Empereur exilé à l'île d'Elbe. Elle rencontre un protecteur dans Gaspard (Genin), cousin de Fauvel, le marchand de coco qui partage avec elle le modeste produit de son commerce. — Louise n'est pas seule réduite à se cacher ; Georges (Frank), son fiancé, est proscriit aussi, et de plus blessé. C'est dans la famille Gaspard, que sous un nom et un costume d'emprunt, il a obtenu un asile et des soins. Les deux fiancés se retrouvent, et pourraient attendre dans le calme des jours plus heureux, si Fauvel, dont l'amour s'est doublé de haine, quand il a su la véritable position de celle qui en était l'objet, ne découvrirait leur retraite ; Gaspard, Louise, Georges, sa femme et sa fille sont bientôt en son pouvoir ; Gaspard lui échappe, il pénètre à la Conciergerie et va faire réussir l'évasion des prisonniers ; mais Fauvel survient, et quoique frappé d'une balle mortelle par son cousin, son trépas n'empêcherait pas le triste sort des accusés de s'accomplir, si le bruit du canon et les cris répétés de *Vive l'Empereur !* annonçant que Napoléon est de nouveau aux Tuileries, ne leur ouvraient les portes de la prison.

Le rôle de Gaspard, créé par Frédéric Lemaître, a été pour M. Genin une occasion nouvelle de déployer les éminentes qualités qui le distinguent.

Quant au personnage de Fauvel, il semble tout exprès taillé pour M. Dupré, dont la spécialité est de recevoir, au cinquième acte, le juste châtiment de ses forfaits.

MM. Laty et Frank, comme dans toutes les pièces où doit jouer Frédéric Lemaître, n'ont à remplir que des rôles secondaires, mais ils savent à merveille en faire ressortir les côtés un peu saillants.

Le nouveau drame nous a permis de revoir une actrice qui a su rapidement conquérir la faveur

du public : M^{lle} Ravier est heureusement douée pour son emploi ; sa voix est sonore et flexible, et dans son jeu tout indique l'alliance heureuse du travail et de l'intelligence.

Si, parmi les habitués des Célestins, il en est qui aient plus que de la tiédeur pour le mélodrame, et se sentent, au contraire, irrésistiblement entraînés vers la comédie, le bénéfice de M. Laty qui aura lieu mercredi, 22 du courant, leur offrira ample matière à satisfaire leur goût.

Voici la composition de l'affiche :

Dans une Cave, vaudeville en un acte ;

Le Passé d'une Femme, comédie en quatre actes ;

La Pénélope Normande, début de M. Alphonse Karr comme auteur dramatique. MAXIME.

Nous sommes priés de reproduire les vers suivants qui, à l'une des dernières représentations des *Pirates de la Savane*, ont été adressés à la petite Genin, dont le talent précoce ne manque jamais d'intéresser vivement les spectateurs.

Merci à l'auteur ; en attendant qu'il devienne un émule de Victor Hugo pour la magnificence du vers, il a déjà le sentiment et le cœur qui font les poètes.

A M^{lle} IRMA GENIN

Agée de 5 ans.

Charmante enfant, bien jeune abeille,
Ange au beau front plus pur qu'un lys,
Comme un doux chant des Bengalis,
Déjà tu charmes notre oreille.
Comme un enchantement magique,
Tous les cœurs sensibles, je crois,
Sont émus par la frêle voix
De ton petit être angélique.

Aussi vient-on de toute part
Pour admirer ton grand courage,
Car pour un enfant de ton âge,
Le malheur t'a fait large part !
Tout tremble, quand de sa retraite
On voit un monstrueux serpent,
Qui glisse son corps frémissant,
Et menace ta jeune tête.

Soudain, comme un encens pieux,
Ton âme, tombée en extase,
Par un feu divin qui l'embrase,
Fait monter la prière aux Cieux.
Alors on aime la tendresse
De tes baisers, de tes yeux bleus
Qui laissent, sous tes blonds cheveux,
Briller une exquise finesse.

Faut-il t'adresser la louange,
Enfant, que l'on donne en ce lieu ?
Non... c'est là le droit du bon Dieu
Qui parle au cœur des petits anges.

Mais pour adoucir les tourments
Que supporte ta tendre enfance,
Accepte comme récompense
Ces fleurs offertes sans encens.

Si c'est ta première couronne,
Elle doit te porter bonheur,
Puisque ton âme avec ferveur
Déjà sait prier la Madone.
Et si l'avenir triomphant,
Irma, parmi nous te ramène,
Dis fièrement : « Sur cette scène
On me couronna tout enfant.

L. J. TOUCHET.

Lyon, le 6 février 1860.

Des entrepreneurs viennent, dit-on, de traiter, avec la direction de nos théâtres, pour donner trois grands bals masqués au Grand-Théâtre.

On parle de décors grandioses, d'un orchestre formidable, de merveilles de tous genres que ces entrepreneurs se proposent d'inaugurer à Lyon.

Nous souhaitons sincèrement que cette tentative soit couronnée de succès ; car ce qui nous a toujours étonné, c'est qu'à Lyon les bals du Grand-Théâtre n'aient pas toujours obtenu un très-grand succès. La faute en a peut-être été aux entrepreneurs de ces fêtes qui n'ont pas compris que pour récolter il fallait semer, et qui ont reculé devant des dépenses nécessaires.

L'ANGELUS DE LA FOLLE.

III.

BLANCHE MICAELS.

(Suite — Voir le dernier numéro.)

— Fillette ! fillette ! appela le vieux graveur qui venait de rentrer : où diable es-tu ? Bon, dans l'atelier, à tâtons, avec... Ah ! c'est vous, mon cher Houchart ?... Vous conspirez donc ici ? Savez-vous la nouvelle ? Un éditeur qui se pendait à mon paletot pour m'arrêter au passage ! Ils veulent tous des cartes d'Italie, des portraits d'actualité, des têtes de Cavour, de Giuly, de Garibaldi ! Mon cher, on ne peut poser le pied dans la rue, les éditeurs vous mettraient en pièces !... On va donc se battre en Italie ? Voyons, Houchart, savez-vous quelque chose ? Moi, je n'aime pas les uniformes, ça m'est bien égal qu'ils se tuent ! Mais enfin qu'y a-t-il ?

Desbarolles resta interdit. Il balbutia quelques paroles et se retira.

— Ah ! la guerre ! la guerre ! murmura-t-il en courant chez son major.

Hélas ! oui, c'était la guerre : si bien la guerre que, le même soir, à minuit, une trentaine de médecins militaires, précédant de quelques

heures les premiers convois de troupes, partaient par le chemin de fer de Lyon pour l'Italie, et que Desbarolles, dont la démission n'avait pu être acceptée, se trouvait le premier sur la liste.

Le docteur devint pâle comme un spectre.

Il fallait obéir... Le devoir commandait... l'amour ne venait qu'après la consigne.

Fou de douleur, Desbarolles revint rue Campaigne-Première pour revoir une dernière fois Blanche et serrer la main du vieil artiste ; mais ce soir-là, tout le monde s'en souvient encore, il y eut une magnifique aurore boréale, et Micaëls, toujours amoureux des spectacles grandioses, venait de sortir avec Blanche pour voir le flamboyant météore.

Desbarolles rentra chez lui pour faire ses dispositions et retourna chez le graveur.

Le graveur n'était point rentré.

L'heure pressait. Desbarolles déposa chez le concierge de Micaëls un petit paquet soigneusement enveloppé, sauta dans la première voiture qu'il rencontra et n'eut que juste le temps de franchir la distance qui le séparait de l'embarcadère.

Cinq minutes après, la vapeur l'emportait à toute vitesse.

IV.

UNE TOMBE A MONT-PARNASSE.

En regagnant sa demeure, Micaëls, que l'aurore boréale avait mis en belle humeur, disait à sa fille :

— Quelle pauvreté que la palette du peintre à côté des splendides météores ! C'est malheureux que cette lumière électrique ne dessine pas des cartes ou des Giuly, les éditeurs d'actualités monteraient dans les nuages pour faire leurs commandes à l'électricité.

Et quand l'heureux vieillard apercevait devant lui quelque personne arrêtée, il ajoutait vite :

Fillette, nous ferions peut-être bien de rétrograder.

— Pourquoi, père ?

— Si c'était un éditeur de cartes !

Et Blanche, dans l'âme de laquelle chantaient de nouveaux bonheurs, souriait des enfantillages de son vieux père.

Quand ils rentrèrent, la concierge leur remit le paquet déposé pour eux.

Blanche devina-t-elle ? Nous ne savons, mais elle se prit à trembler si fort qu'elle eut peine à gagner le premier étage.

— Non, bien sûr non, disait le vieil artiste, je n'ouvrierais pas cet envoi avant de me mettre au lit. C'est le cheval de Troie, ça, je parie qu'un éditeur de cartes a trouvé ce moyen pour s'introduire dans mon domicile ! Dame ! ça pèse, ça remue là dedans... il pourrait bien y avoir un homme... Si

tu veux m'en croire, nous porterons cet éditeur à la cave... ou bien à la douane... viens!

Blanche n'écoutait pas. Elle était entrée, avait relevé sa lampe et lu la suscription.

— Lui! fit-elle.

— Lui? connais pas; lui qui, mignonne?

Blanche ouvrait le paquet d'une main fiévreuse.

— Tu le vois bien, père... c'est de lui!

— Je te jure que c'est un éditeur, moi! Veux-tu parier que c'en est un? Tiens, regarde!

Et le vieux graveur compta, en les laissant tomber à terre, cinq billets de banque de mille francs.

Ces valeurs étaient renfermées dans une lettre. La lettre disait ceci :

« Mon grand maître,

» Mous l'aviez dit, c'est bien la guerre. Des intérêts majeurs à sauvegarder me forcent à partir. Cette précipitation s'explique par le départ des troupes qui s'effectue cette nuit. Je suis revenu dans la soirée pour vous serrer la main; j'ai trouvé porte close. Je laisse mon cœur avec vous, et je vous reviendrai sous peu. Ah! mon cher maître, je suis presque de l'avis de vos rancunes à propos de l'uniforme.

» Les quelques chiffons ci-inclus doivent former le solde des gravures en voie d'achèvement. Ils sont donc bien à vous, comme

» Votre tout dévoué

« P. H. »

A cela il n'y avait rien à dire. L'amateur de gravures avait ses intérêts particuliers qui n'étaient pas ceux de Micaëls; il était libre de s'absenter, de courir où l'appelaient ses affaires, de revenir quand bon lui semblerait.

Le vieux graveur, en embrassant sa fille qui rentrait dans sa chambrette, se contenta de lui dire :

— Houchart aurait-il donc des propriétés sur le Tessin?

— Je l'ignore, père.

— Mais... mon enfant, tu es froide comme un marbre!.. tu as les yeux mouillés!

— Sais-tu bien, père, que l'air du soir est piquant!

— On ne le dirait pas, fit le vieillard en s'es-suyant le front avec son mouchoir.

— J'ai eu froid...

— Bonsoir, mon enfant!

— Bonsoir, père!

Blanche entra rapidement chez elle pour pleurer à son aise, agenouillée devant son lit.

C'étaient les premières larmes de son amour et elles étaient bien amères; mais il n'y a point d'amour véritable qui ne reçoive tôt ou tard ce

baptême de douleur.

Un sentiment de pudeur excessive lui fit garder vis-à-vis de son père le secret des aveux échangés avec Desbarolles. Pendant quinze jours, elle contenait ses inquiétudes et se contenta de pleurer dans sa chambre, mais, sentant que son secret allait lui échapper, elle envoya son père aux nouvelles.

Desbarolles, pour ne point trahir sa profession, ne voulait point écrire d'Alexandrie où il était avec les ambulances, il adressa bien une missive à l'un de ses amis des Pyrénées, avec prière de la mettre à la poste pour Paris, mais par un hasard fatal, la missive s'égara en route.

Micaëls, inquiet pour son compte, ne devina point l'intérêt que sa fille mettait à être renseignée sur le compte du cher absent; il retourna à la maison verte du boulevard Montparnasse où l'ancien concierge avait été remplacé.

On lui apprit néanmoins que M. Houchart était dans le midi de la France, d'où il ne tarderait pas à revenir, puisqu'il avait fait redemander sa chambre.

— Et son ami?

— Le docteur Desbarolles?

— Oui, un chirurgien militaire. Peut-être en sait-il plus long?

— Il est en Italie.

— Grand bien lui fasse!

— Dans huit jours, M. Houchart sera revenu. Blanche respira.

La semaine eut beau être éternelle, elle finit par s'écouler. Puis deux jours se passèrent encore et Blanche, habile diplomate, renvoya son père à la maison verte.

— M. Houchart est arrivé le lendemain de votre visite, lui fut-il répondu, mais il est malade.

— Dans sa chambre?

— Non, dans une maison de santé. On dit même qu'il est très-gravement indisposé.

Le lendemain les nouvelles étaient meilleures, mais le concierge ignorait dans quelle maison était le cher malade. Ce qu'il savait de l'état de son locataire, il l'avait appris d'un carabin parti le matin même pour son département.

On arriva ainsi au dernier dimanche de mai. Blanche avait la mort dans l'âme et voyait tout en noir autour d'elle. Ses fleurs desséchées sur ses fenêtres, son ramier favori ne recevait plus de caresses, elle ne chantait plus du tout, mangeait du bout des lèvres et avait un cercle rouge autour de ses jolis yeux bleus.

Le vieux Micaëls s'en aperçut.

— Mon enfant, lui dit-il en lui prenant les mains, tu souffres et tu le caches à ton vieil ami...

— Mon père...

— Tu pleures!

— C'est aujourd'hui l'anniversaire... tu sais?

— J'y songeais bien, mon enfant, mais je t'ai vue si chagrine ce matin que je n'ai pas osé te proposer d'aller voir ta mère...

— Partons, mon père... l'air du cimetière me fera du bien.

— Si tôt?

— Il est près de onze heures.

Une demi-heure après, le père et la fille se dirigeaient à pas lents vers le cimetière Montparnasse, où depuis douze ans ils n'avaient jamais manqué de se rendre à pareil jour.

Blanche, avant d'entrer dans l'enclos funèbre, fit provision de fleurs et pénétra dans le cimetière avec une résolution inaccoutumée. Ce qu'elle avait souffert depuis six semaines l'avait aguerrie.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La fin au prochain numéro.)

MÉLANGES.

On a parlé beaucoup de l'annexion de la Savoie à la France. Je ne sais si les Savoyards ont bonne envie de devenir français, mais, pour ma part, je ne tiens pas du tout à devenir Savoyard.

LOUIS DE LILLE.

A la dernière représentation du *Pardon*, on demandait à un industriel qui critiquait maladroitement cet opéra, quelle était son opinion sur l'*Etoile du Nord* (les toiles du Nord).

— Elles sont très bonnes, répondit-il, et valent mieux que celles de Hollande.

Chassez le naturel, etc.

— Catherine, pourquoi vous levez-vous si tard? vous êtes une paresseuse. Allons, ne répondez pas ainsi; voudriez-vous aussi être mal-honnête?

— Mais, madame, vous venez de dire le contraire, puisque vous me reprochiez d'être *trop au lit*.

O calembour! où vas-tu te nicher?

POUR TOUS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.